

L'imagologie, étude des stéréotypes nationaux, à l'exemple de ceux des Allemands dans la littérature slovaque de 1780 à 1914

Dominique J. M. SOULAS-de RUSSEL

Université de Tübingen. Allemagne

RÉSUMÉ : Après un exposé de la démarche imagologique, les stéréotypes attachés aux Allemands sont analysés, de manière démonstrative, tels qu'ils furent véhiculés par les auteurs slovaques à compter du 18^e siècle. Le sujet choisi permet de traiter un stéréotype national très marqué et de se détacher des langues "classiques" d'enseignement, ce qui ouvre à une plus large utilisation des réflexions proposées. Elles s'appuient particulièrement sur les concepts développés par H. Dyserinck, pionnier et chef de file de l'imagologie. Concrètement, cette matière étudie la réception active et passive de clichés concernant un groupe par la littérature. L'article décortique les phases successives du phénomène de "démystification" à l'exemple de la littérature slovaque. Il s'appuie sur de nombreuses citations et signale les ressources pédagogiques de cette matière, particulièrement instructives à l'heure des tensions qui tiraillent nos sociétés.

MOTS-CLÉS: Stéréotype; imagologie; altérité; langue étrangère; démystification

ABSTRACT : Following a presentation of the imagological approach, stereotypes about Germans are demonstratively analyzed as they were carried by the Slovak authors from the 18th century. The subject chosen allow to study a very strong national stereotype and to break away from the usually taught foreign languages, what makes possible wider use of the proposed reflections. They rely especially on the concepts developed by H. Dyserinck, the pioneer and leader of imagology. Specifically, the issue concerns the active and passive reception of clichés about national otherness in literature. The successive phases of the phenomenon of the "demythification" are presented with the Slovak example. The article uses many quotes and reports on educational resources of this field, particularly useful at a time of tensions that tug at our societies.

KEYWORDS: Stereotype; imagology; otherness; foreign language; demythification

L'enseignement des langues étrangères est, plus intensément que tout autre, confronté à la réalité de l'altérité culturelle. Cela est notamment sensible dans la facette de transmission de données civilisationnelles caractérisant les sociétés correspondant à la langue enseignée. Mais cette constatation vaut pour tous les textes qui servent de base à l'apprentissage des langues. Les écrits, quels qu'ils soient, qui sont utilisés pour ce faire sont les vecteurs potentiels de clichés et de généralisations abusives plus ou moins masquées. Cela est particulièrement valable à l'égard de tout texte, notamment de ceux qui sont choisis pour leur "représentativité" de ladite culture. Voyons, pour commencer, les principes généraux qui permettent d'analyser les *images*, vecteurs qui transmettent, plus ou moins directement, les stéréotypes.

L'utilisation d'images correspondant à des concepts moraux ou à des jugements de valeur codifiés marque, depuis toujours, toute écriture. L'utilisation d'images trouva, dans la culture occidentale, sa première pratique dans l'argumentaire que collectaient ces nombreux penseurs et plaideurs antiques qui aimaient user des nombreux éléments tirés de mythes et de représentations moralistes que véhiculaient leur culture. C'est Cicéron, dans son *Dialogi tres de oratore*, qui en présenta magistralement la quintessence. De manière comparable, les grands théologiens médiévaux étayèrent leurs enseignements en les fondant sur l'expression plus ou moins indirecte des options métaphysiques qu'ils voulaient faire accréditer par les fidèles. On se remémore ici les justificatifs très évolutifs concernant le "juste prix" chez Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, Jean Buridan et Saint Antonin de Florence, repris, revus et modifiés plus tard par Louis de Molina. A leur suite, mais dans des domaines de plus en plus diversifiés, toutes celles et tous ceux qui utilisaient le langage démonstratif de l'écriture firent de même. Les spécialistes de littérature qui s'intéressèrent à l'usage d'images considérées en tant que *symboles* s'attachèrent tout d'abord à documenter, mais surtout à mettre à jour les connotations et rôles de thèmes transversaux aussi divers que ceux de la montagne (= l'héroïsme, p. ex.), du feu (= la famille, p. ex.), de l'océan (= la liberté, p. ex), des forêts (= le danger, l'aventure, p. ex.) etc. Ce fut les débuts de qu'on appelle aujourd'hui la démarche thématologique, qui est généraliste dans ses objets. Mais une catégorie se vit considérée de manière intense et particulière: c'est celle de l'altérité nationale et de son image dans les littératures. On considère que ce focus fut provoqué par l'apparition du retentissant *De l'Allemagne* de Madame de Staël. Même si cette matière fut, à ses débuts, regardée de manière torve par certains puristes, elle s'est développée au point de parvenir, dès la fin des années 1970, à être présentée comme une discipline en elle-même et fut baptisée "imagologie". Le terme, barbare car combinant une racine latine avec une grecque (comme

déjà dans *thématologie*), fut lancé et établi dans cette acception par l'inlassable pionnier en la matière Hugo Dyserinck. Ce fédérateur des travaux précurseurs s'intéressant aux images nationales dans les textes littéraires est parvenu à présenter un premier corpus systématique faisant autorité dans son ouvrage *Komparatistik. Eine Einführung*, Bonn 1977, dont nous présentons ci-après les enseignements majeurs, complétés par ses travaux ultérieurs (Dyserink, H., K. U. Syndram. 1988, pp. 13-37; Dyserink, H., K.U. Syndram. 1992, pp. 31-62). On considère depuis ces derniers que l'imagologie est la science établie qui s'attache à mettre à jour les expressions littéraires stéréotypées d'un mythe. Parmi les variantes de la définition du terme "mythe", l'imagologue choisit de considérer comme tel *toute représentation purement conceptuelle qui attribue certaines caractéristiques à un groupe donné* (Dyserink. 1992, p. 33). Le stéréotype et, expression moins générale véritablement réservée au langage, l'*image* en est sa verbalisation, son expression concrétisée par la parole et/ou l'écriture; elle est "mythographie". C'est ainsi que nous nous permettrons, dans l'optique qui est celle de nos développements, d'utiliser de façon synonyme les termes d'*image* et de *stéréotype*. De même, "littéraire" est un adjectif à comprendre, ci-dessous, non pas comme se rapportant nécessairement aux Belles-Lettres, mais comme qualifiant une expression écrite, quelle qu'elle soit, correspondant à tous les types de textes utilisés dans l'enseignement les langues étrangères. Il en va de même pour les termes "littérature" et "écrivain".

L'étude imagologique d'un texte littéraire, journalistique ou autre livre de précieuses données sur le phénomène multiculturel dont elle est le reflet et le cadre, ainsi que sur ses possibles évolutions. Elle permet d'isoler avec clarté les stéréotypes véhiculés, essaimés de manière plus ou moins consciente par les textes de toute littérature. Aujourd'hui, elle met à jour des perspectives dont les analyses s'avèrent instructives à l'heure de la mondialisation (encore) galopante. Le travail imagologique consiste donc à remonter de l'image à son mythe, de déjouer les procédés qui, consciemment ou non, masquent celui-ci tout en le transmettant.

Soulignons, enfin, l'importance particulière de l'écrit pour l'information et la formation. L'expression textuelle -même si elle n'a plus le papier comme principal support- connaît de nos jours un véritable regain. Les médias digitalisés et autres réseaux sociaux représentent, à notre époque, un phénomène culturel déterminant. Leur incidence est comparable, avec le pouvoir qui leur est lié, aux écrits imprimés de l'époque que nous avons choisi de considérer (fin 18^e -début 20^e siècles), car celle-ci ne disposait guère d'autres médias.

1. L'image comme indicateur d'une mythification ou d'une démythification

On considère comme *image littéraire* une représentation verbalisée, originellement dynamique, dont l'évolution conduit à une stabilisation tendant à l'inflexibilité (le "stéréotype"), mais qui reste influençable de manière émotionnelle et cognitive (Semanaková. 2007, p. 13). Nous pouvons proposer une définition plus aisée, dont nous utiliserons les ressources ci-après, qui fait un pas en direction de la philosophie: l'image est l'expression écrite d'un mythe, qui constitue, en dernière analyse, son âme et son inspiration. C'est ainsi qu'une démythification correspond directement à la dédramatisation de son image et inversement. Une démythification complète, accomplie (celle qui aboutit à l'anéantissement d'un mythe donné), conduit à la disparition de l'image qui lui correspond, après l'avoir fait tendre de plus en plus à la neutralité.

Les utilisateurs, comme les consommateurs des images ont rarement conscience des structures et des substances de celles-ci. Pour les mettre au jour, la démarche imagologique agit en trois phases successives. La première est celle de l'identification de l'image au moyen de méthodes qui transcendent la description littéraire. La seconde est celle du décryptage, qui détermine les stimuli et les informations (ré) utilisées par un auteur, un groupe d'auteurs ou une littérature (nationale) composant l'image. On parvient, enfin, à désigner le mythe fondateur, représentation plurale et imaginaire -stéréotype -qui anime l'image et qui est véhiculé par elle. Les textes qui servent de base pédagogique à l'enseignement des langues étrangères ne contiennent pas rarement de tels stéréotypes. Les en isoler et les travailler permet au maître d'enrichir sa didactique et de faire progresser la compréhension de ses élèves.

En tant que médian des mythes concernant une culture, une ethnie ou une nation donnée, celui qui écrit, plus que tout autre, est en mesure de répercuter efficacement par ses formulations les idées, attitudes et conceptions de sa société. Mais il peut également les moduler, faire avancer ou reculer leur impact au moyen de ses productions. En tant qu'*homo societatis*, il peut représenter -à cet égard, son écrit ressemble à une "prise de température"- de la mentalité culturelle de son groupe, de la position de celui-ci quant à l'altérité. Mais, en tant qu'*homo politicus*, il peut également être le possible instigateur, le potentiel pionnier de son évolution mentale en ces domaines déterminants. Par son œuvre, l'auteur peut donc jouer le rôle de *réflecteur neutre* (attitude dite "photographique"), souvent celui de *consolidateur* (en renforçant dans ses textes les avancées positives ou négatives pratiquées par son groupe) ou celui d'*éclaircur*, dont les visions incitatrices peuvent, par sa plume, imprimer un mouvement allant vers la mythification ou la démythification. Ci-après, nous répercuterons tout spécialement ces deux dernières catégories de la mythographie littéraire, car elles

déterminent la réception active et passive de clichés concernant l'altérité nationale par les textes écrits.

Comment l'imagologue dissèque-t-il la physiologie des images que la littérature donne de l'Autre? L'image est, pour lui, une construction qui réunit plusieurs composantes hétérogènes. Sa structure de base est fondatrice du mythe substantiel. C'est aussi pourquoi nous cesserons d'user du doublé *mythe-image* à partir de ce stade des développements, étant compris que *tout ce qui touche le mythe a directement effet sur son imagerie littéraire ou que toute modification de l'image littéraire présuppose une modification identique de son mythe*. Dans leurs descriptions, les phénomènes observés peuvent ainsi être rapportés indifféremment à l'un ou à l'autre. Mais revenons à la structure de base. Elle est, tout d'abord, fournie par les expériences ou les événements qui marquent la conscience ou la mémoire d'un groupe donné. Ces souvenirs induisent, en fonction de leur ressenti positif, négatif ou neutre, une interprétation émotionnelle. Autour de ce *nucleus* de l'image, de ce "noyau" comparable à un axe, viennent s'agglutiner des attributs qui le confirment et le renforcent au moyen d'illustrations, d'ajouts démonstrateurs, d'anecdotes mais, aussi, de modulations ou de modifications argumentées. Ressemblant à des preuves, ils furent appelés "éléments constructeurs" (*Aufbauelemente*) par M. Semanaková (Semanaková. 2007, p. 14), analyse qui fit notablement progresser la méthode de l'imagologie. Ces éléments constructeurs jouent, comparés aux informations contenues dans le noyau, en soi un rôle second et se montrent plus mobiles que celles-ci. Notons que l'imagologie s'intéresse également à la "propre image" (*auto-image*) véhiculée intérieurement par le groupe, toujours complémentaires de l'*hétéro-image*. Elles sont toutes deux composées de la même manière (noyau et éléments constructeurs).

L'imagologie s'attache ainsi à l'analyse de ces représentations chez l'auteur, de ses emprises sur le lecteur (sur l'élève), sur sa culture – notamment politique car concernant son identité régionale, nationale ou son attitude idéologique – mais aussi à la dynamique que les images mettent en marche soit entre elles, soit cumulativement. Les contenus éthiques, philosophiques, politiques et historiques des images fournissent bien sûr les moyens les plus directs permettant de caractériser l'image. Il faut très souvent passer par les messages indirects et symboliques gravitant autour de l'image pour affiner cette détermination.

Une autre dimension de la recherche imagologique est celle qui saisit la transmission des représentations littéraires entre auteurs, entre groupes, mais surtout d'une période à l'autre: réutilisation, constance, modification, rupture. L'étude de la naissance, de l'évolution vitale et de l'éventuelle disparition des images est implémentée par leur impact. Elle ouvre la

possibilité d'analyses comparées comme celles de phénomènes parallèles, de guerres et de surenchères imagologiques.

Enfin, dépassant son caractère technique, la démarche imagologique débouche sur des réflexions concernant les structures de la pensée identitaire et sur ses ressorts. L'imagologue parvient inmanquablement à la relativisation fondamentale des caractéristiques attribuées aux groupes et à leur culture. H. Dyserinck va jusqu'à affirmer que cela conduit à revoir, en Europe, la problématique de la Nation et des Nations (Dyserinck. 1992, p. 62). Voilà pourquoi, à notre époque de gommage de plus en plus marqué des frontières et des différences de rupture entre le concept de population culturelle et celui de territorialité, cette science connaît actuellement un indiscutable engouement. Le pédagogue linguiste trouve en cette matière une ressource documentaire tout indiquée pour alimenter, à l'heure des tensions considérables qui tiraillent nos sociétés, une réflexion dépassionnée et explicatrice.

2. Intérêt pédagogique de la matière

Les élèves, qui sont par nature à la découverte du monde, sont depuis toujours disposés à réfléchir sur la question de la différence culturelle, sur les caractéristiques de la culture de l'Autre. Le professeur de langues est, face à cette demande socialement appuyée, en toute première ligne, car présenter le fait étranger concerne le sens même de son enseignement. Démasquer les *a priori*, les clichés, dénoncer leurs causes et éclairer la mise en œuvre de la confrontation sereine avec la différence, tels sont les défis qui lui sont posés. Y répondre n'est pas facile, mais une des ressources utilisables pour progresser est proposée par la démarche imagologique.

Pour illustrer cette réflexion sur l'imagologie, nous avons, dans un souci d'actualité, pris pour objet le thème de la (dé)mythification progressive (stade par stade, période par période). Cela a été préféré à une présentation statique de la matière, revue systématique aux aspects trop souvent rébarbatifs. Aujourd'hui, l'intérêt pour la manière dont les cultures se confrontent entre elles (mythification) et se décrispent (démythification) a considérablement grandi, chez les enseignants comme chez leurs élèves, sous la pression des événements qui en sont l'expression. Ils invitent à considérer avec plus d'attention que jamais les stéréotypes et mythes véhiculés par l'écriture et qui (dé)forment les esprits. C'est pourquoi l'article signalera les aspects pédagogiquement intéressants à ces égards. Il présente un modèle de présentation didactique utilisant la ressource des extraits textuels accompagnés de brefs commentaires.

Les éclaircissements démonstratifs de citations au contenu imagologique vont souvent de soi car, démonstrativement isolées, elles sont aisées à saisir par l'élève. Les classes susceptibles de recevoir un tel enseignement sont essentiellement celles des lycées, la réflexion imagologique se voyant introduite dans les collèges davantage en classe de français qu'en celles de langues étrangères. L'expérience montre que la motivation des élèves pour ce thème est facile à susciter et à mobiliser, les difficiles questions concernant l'altérité faisant aujourd'hui partie de leur quotidien, de leur sensibilité personnelle. Tout ce qui peut aider à avancer en ces domaines aux aspects dramatiques est appelé de leurs vœux. L'enseignement linguistique qui se place dans l'optique imagologique peut leur transmettre des clefs qui sont précieuses pour progresser dans la problématique de l'altérité, pour y voir plus clair par la prise de conscience des mythes qui l'animent. Sur un plan plus pragmatique, l'effectivité des exercices en la matière est grande sur le plan purement scolaire, le thème des stéréotypes étant, ces derniers temps, très fréquemment invité dans les questions d'examens. La pertinence de l'analyse du mythe de l'Autre dans les textes est aussi de problématiser la responsabilité du pédagogue. Par un tel enseignement critique, il est amené à utiliser et à présenter du matériel aux stéréotypes apparemment justifiés qui déboucheront tôt ou tard à des prises de position concrètes. L'originalité de la démarche très gratifiante consistant, pour lui, à décortiquer le phénomène imagologique réside, outre dans l'analyse de la vigueur intrinsèque à ses formulations littéraires, dans la possibilité de présenter aux élèves des exemples de manipulations idéologiques. D'une manière générale, ceci est assez rarement pratiqué car situé en frange des considérations classiques. Ces facettes de l'exposé imagologique sont mises démonstrativement en œuvre dans ce qui suit, distillées de manière à éviter la concentration de considérations méthodologiques susceptibles de nuire à la dynamique de la matière.

3. Le champ littéraire et son thème

Le choix, pour fournir un exemple concret des réflexions qui précèdent, s'est sciemment porté sur une littérature (injustement) dite "périphérique". Cette option a été guidée par le souci de garder une certaine objectivité démonstratrice en se détachant des langues dites "classiques" enseignées pour atteindre à la plus large utilisation possible de ses observations. Cela permet une réflexion de principe qui ne court pas le risque d'être attribuée ou limitée à une langue plus couramment pratiquée comme le serait une étude s'appuyant sur la culture littéraire de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, de l'italien, du portugais, du russe etc.

La littérature de Slovaquie, et je tiens ici à remercier mon collègue Š. Povchanič pour ses encouragements à m'y investir, est particulièrement intéressante sur le plan imagologique. En effet, ses auteurs interagirent –et interagissent toujours– au beau milieu d'une croisée culturelle exceptionnellement riche et plurale: "arrivée par l'Ouest, la culture germanique hissa ici sa bannière; de l'Est, la Hongrie martela son pouls précipité et, du Nord, vint la foi figée des Slaves" (Holly.1923, p. 95. La citation est adaptée en français par l'auteur, comme toutes celles qui suivent). Bien que leurs enseignements en sont prometteurs, les velléités d'analyser les images nationales de la littérature de ce riche creuset restèrent en Slovaquie longtemps étouffées pour des motifs d'opportunité, puis de sensibilité politique. S'intéresser à cette problématique du témoignage littéraire actif fut en effet considéré comme menace substantielle de l'unité (Autriche-Hongrie, Tchécoslovaquie jusqu'en 1948), puis comme nocive pour la santé idéologique (Tchécoslovaquie jusqu'en 1989). Ce n'est donc que récemment que la matière put commencer à être travaillée. La présentation s'oriente notamment sur les résultats concrets et exemplaires d'une investigation menée à l'université de Tübingen dans le cadre de son Séminaire des cultures romanes qui initiait, de 2012 à 2014, à la matière de la pratique imagologique.

Ces développements ont pour fonction d'illustrer la démarche imagologique par un exemple, une application concrète. De nombreux extraits de textes caractéristiques y pourvoient avec leurs commentaires. Mais il s'avère malheureusement impossible, dans le cadre d'un article, de traiter la totalité des aspects de cette large matière. Rappelons ici que nous avons choisi de nous attacher plus particulièrement au phénomène de la mythification et de la démythification, car il ramasse en lui les plus importants aspects de l'analyse d'image: naissance, évolution, transformation, disparition ou mutation.

4. Le thème démonstratif de la "germanité" dans la littérature slovaque

Le corpus servant de base à la présentation est constitué des textes littéraires qui, dans la période considérée, traitent de l'image nationale des Allemands vivant en Slovaquie. En effet, la proximité géographique et historique de ces deux cultures conduisit à une imagologie d'une rare vigueur. Les éléments caractéristiques sur lesquels se fondent les développements sont issus de trente-trois œuvres produites par les huit auteurs slovaques qui ont abordé le sujet de la "germanité"[*nemectvo*]. Cette dernière a été considérée comme un bloc ayant pour élément principal des Allemands des Carpates Mais, ceux-ci étant compris comme les participants à

un ensemble ethnoculturel, il englobe également les Autrichiens et les Allemands impériaux en général, tels que les auteurs slovaques les considéraient.

Avant de se lancer dans l'analyse de stéréotypes, il est toujours indiqué de les resituer dans le temps. Cela se fera ici en présentant rapidement la composante allemande dans l'histoire slovaque. Car l'imagologie, l'enseignant doit en être conscient, a toujours une forte composante historique, voire événementielle. À une époque où l'interdisciplinarité est recommandée, l'enseignant des langues peut ainsi agir en commun avec son collègue historien (cela vaut également avec le géographe et l'économiste). Nous avons vu en introduction que l'image puisait les racines de son "nucleus" dans des expériences collectives marquantes, le plus souvent belliqueuses. De manière caractéristique, c'est le cas en Slovaquie.

La présence germanique débuta de manière nettement brutale avec l'anéantissement de l'Empire de Grande Moravie, à laquelle les armées des princes bavarois et franconiens participèrent activement (892-906). Cette marque mythique chargea de manière durable l'essence imagologique (noyau) de la germanité. Les éléments constructifs qui s'y agglutinèrent furent collectés au cours des siècles suivants. La présence civile allemande s'établit au Moyen-âge par la venue de colons qui mirent en valeur (à l'origine agriculture, artisanat et exploitation de ressources minières) le territoire slovaque sur l'invitation de ses occupants hongrois. À partir de privilèges, par leurs compétences et leurs capacités, ils ne tardèrent pas à dominer de manière de plus en plus visible l'économie du pays. Ils en tirèrent une aisance, souvent provocatrice pour les masses populaires slovaques, qu'ils ne partagèrent guère avec eux. Il en résulta une marque négative supplémentaire, renforçant le noyau de leur image, pour les Allemands. Au tout début de la prise de conscience nationale slovaque, les Allemands étaient ainsi considérés comme des étrangers brutaux (noyau de leur image) vivant des valeurs différentes incompréhensibles et, somme toute, nuisibles à l'intérêt des autochtones (éléments constructifs). Mais, comme on le sait, une image ne reste jamais figée. Démonstrons-le, avec notre exemple slovaque, en présentant sa modulation, puis la modération de sa sévérité après le 16^e siècle. Ce fut le fait, tout d'abord, d'auteurs qui jouèrent ce rôle pionnier vu en introduction.

**A. Le départ, dans un créatif désordre, d'une longue marche démythificatrice:
Juray Fándly (1750-1811) et Jozef Ignác Bajza (1755-1836)**

Au 18^e siècle, l'image de la germanité est donc lestée de mythes négatifs. Mais, avec la latence qui restera longtemps caractéristique à la région, la fin du siècle voit s'animer les plumes d'écrivains slovaques qui répercutent les généreux idéaux de l'Aufklärung. Cette conception est partagée par, Š.Povchanič (Povchanič. 2003, p. 71). On retrouve ces tardives ouvertures des Lumières chez un couple d'auteurs qui commencèrent à mettre en doute les concepts et stéréotypes qui grevaient l'imagerie allemande dans la culture de leurs contemporains. Tous deux étudièrent la théologie catholique, mais agirent de façon bien distincte.

D'une manière pédagogique, l'exposé imagologique s'appuie fortement sur la biographie de l'auteur, présenté comme un témoin dont l'une évolution personnelle est plus ou moins représentative de sa société. L'élève y trouve matière à comparaison, ce qui facilite son investissement dans le sujet. Il est recommandable, avant de se lancer à l'assaut des témoignages littéraires d'une évolution imagologique, de rappeler aux élèves qu'elle est globalement représentative –sauf exception (individuelle, partisane, provocatrice)– de l'état d'esprit qui règne majoritairement dans une société donnée. Cela est l'occasion de leur rappeler le rôle révélateur joué par la littérature, tout en les motivant à s'impliquer dans le cours en tant qu'individus confrontés aux mythes et en faisant usage. L'enseignant peut user d'une périodisation qui lie plusieurs auteurs entre eux –comme ici– chaque fois ceux-ci ne représentent pas une étape distincte des évolutions imagologiques.

Le premier, J. Fándly s'attache à pointer son doigt courageusement inquisiteur sur l'origine des tensions en insistant sur la distance qui persiste entre, d'un côté, la réussite allemande et, de l'autre, la faiblesse des capacités de ses compatriotes. Il présente ainsi l'agriculteur allemand comme "un exemple de bonne économie spirituelle et matérielle" (Fándly. 1789. *Dúverná...*, p. 24) et énumère fort concrètement, en véritable Encyclopédiste, les succès obtenus par lui en Westphalie, en Saxe, en Franconie, en Thuringe, au Brandebourg et en Bavière (il cite les exemples de l'arboriculture fruitière à Wurtzbourg et Bamberg). Pour lui, ce sont des matières philosophiques, politiques -Fándly fonde tous ses espoirs dans les réformes de Joseph II: ce sont d'elles que la lumière peut venir de la germanité. Il intègre dans celle-ci nommément les Autrichiens qui sont, par leur modèle, particulièrement à même de faire progresser les esprits slovaques: "Messieurs mes voisins, questionnez les Philosophes viennois ; ils vous expliqueront mes convictions avec plus de clarté et, peut-être, ouvriront ainsi vos yeux clos". Fándly appuie pédagogiquement ses recommandations intellectuelles sur une anti-image. Dans ses textes, il ose pour cela broser un portrait sans concession du Slovaque obtus, ridiculisé par sa propre bêtise et sa brutalité. Et il le met en scène à travers

une figure grotesque, le "Frère Théodule" qui personnifie, en plus de sa grossièreté de comportement, les préjugés indécrottables de la majorité de ses contemporains. C'est ainsi qu'il lui fait hurler en pleine église, après son absolution, à l'adresse d'une paysanne "Et vous avez même fait cela avec un Allemand!?!", ce qui a pour effet de faire fuir toutes celles qui attendaient devant son confessionnal. Cette modernité provocatrice, attentat à un mythe largement partagé, vaudra à Fándly pauvreté et isolement. Il est le type même de l'éclaireur imagologique, dont les idées audacieuses, quand elles ne tombent pas dans l'oubli réprobateur, mettent du temps à être entendues, mais qui est indubitablement à situer à l'origine même de ces longues marches pouvant mener à la démythification. Et, en Slovaquie, Fándly est bien le premier à avoir manié, dans le but d'une normalisation, le "levier de l'estime" au profit de la germanité. Son dessein profite d'une certaine mode qui veut que, dans cette partie de l'Europe, l'on admire son voisin occidental. En effet, des Slovaques cultivés admirent les Allemands, tout comme ces derniers admirent les Français, qui pour leur part, admirent les Anglais. Seuls ces derniers, acculés à l'océan, en sont réduits à s'admirer eux-mêmes. Oui, mais tout ce joli monde s'entre-admire de loin; le propos de Fándly est de ne pas en rester là. Au contraire, dans ses écrits, il se fait l'infatigable avocat de l'adoption de nouvelles attitudes bien concrètes venues de la culture voisine, ce qui présuppose son appréciation. Cependant, les masses slovaques, de même que la bourgeoisie, étaient alors trop éloignées de cela, et le bouillant Fándly brûlait trop les étapes. L'image ne fut guère ébranlée en son noyau, cependant quelques éléments constructifs laissèrent apparaître quelques fissures. Celles-ci n'étaient ressenties que par la classe cultivée de ses lecteurs. Mais, selon un phénomène classique, ils en furent les premiers multiplicateurs et l'information imagologique commença sa lente diffusion vers les couches culturellement moins favorisées.

La description de la vie et de l'œuvre d'auteurs est rarement rébarbative, la matière imagologique en profite pédagogiquement d'autant plus que les écrivains stéréotypants sont hauts en couleurs. Leur comparaison est souvent contrastée.

J. Bajza, l'autre auteur de ce véritable tandem de départ, choisit, après ses études à Vienne, pour mission de dédramatiser l'image de la germanité en la décrivant de manière neutre. Sa démarche est inscrite dans une germanophilie au moins académique, beaucoup plus marquée que celle de Fándly, qu'il est le premier -dans la période considérée- à avoir rapporté de ses études. Car l'espace germanophone profite, chez les plus intellectuels, de l'admiration culturelle chantée par Fándly et attire de nombreux étudiants d'Europe centrale et orientale. La plupart de ces jeunes seront, à la suite de Bajza, séduits par leur séjour et resteront gagnés à une ouverture germanophile. C'est, *ceteris paribus*, un phénomène comparable à celui que

suscite de nos jours le programme Erasmus, qui désenclave les esprits et facilite les évolutions au moins biculturelles. Le diffusionnisme (pour reprendre l'expression socio-anthropologiste) dont nous venons de parler participe également d'un tel phénomène.

La démarche imagologique de Bajza est moins frontale et surtout moins audacieuse que celle de Fándly, car il ne s'érige aucunement en donneur de leçon et ne vise pas à imposer un modèle "étranger". Non, il s'efforce à démontrer que la germanité n'est qu'une altérité parmi toutes celles qui cohabitent en Slovaquie, ni plus, ni moins. Son modeste levier de démythification est celui de la *banalisation* de l'image allemande. Bajza s'évertue donc, dans ses écrits, à exposer que l'Allemand n'est ni meilleur, ni pire que le Slovaque. En conséquence, il présente le caractère germanique avec ses forces et ses faiblesses. D'aucuns s'y sont trompés, interprétant cela comme la reprise des préjugés en vigueur, bien que ces descriptions dédramatisent l'image, tissée de forte rancœur envers l'élément germanique, qui avait alors cours dans la population slovaque. Déjà en 1782, dans son ouvrage *Histoires et expressions amusantes* [*Veselé príbehý a výroky*], il avait décrit au moyen d'aphorismes et d'anecdotes ses divers contemporains, indépendamment de leurs classes sociales, uniquement en fonction de leurs caractères personnels, quelle que soit leur appartenance ethnique ou culturelle: paysans, soldats, propriétaires terriens, qu'ils soient slovaques, allemands, hongrois ou polonais, catholiques, protestants ou orthodoxes. C'est une démarche démythificatrice par excellence: l'appartenance à un groupe n'implique aucune particularité. Seule la langue parlée signale pour Bajza les différences et cause les uniques difficultés de la cohabitation, qu'il regrette et illustre, pour les minimiser, sur un mode humoristique. Il conte ainsi l'historiette d'un soldat allemand qui, au lieu d'obtenir le foin qu'il désirait pour sa monture, voit une hôtelière se mettre à danser, ou celle de deux paysans slovaques auxquels, en Autriche, on arrache des dents, alors qu'ils expliquaient avoir faim (Bajza.1782, p. 29, 99, 124 et 173). Adroitement, J. Bajza poursuit sa sérieuse démarche sur un mode enjoué en reprochant à ses lecteurs d'ignorer les ressources de la langue de leurs voisins et de se réduire ainsi aux notions limitées véhiculées par les leurs. L'internationaliste avant l'heure souligne que la bêtise n'est la spécialité d'aucun pays et que toutes les nations l'ont en généreux partage. Toujours joyeux, il renvoie les fiertés culturelles dos à dos. Mais il s'emballe, abandonne soudain son style détendu et va plus (trop) loin en accusant les Églises de susciter des tensions interethniques. Dans le second tome de son roman *Du jeune René les aventures et expériences* [*René mládenca príhody a skúsenosti*, Trnava 1783], où il traite de l'histoire religieuse et de la Réforme allemande, il qualifie même Luther d'"hérétique dépravé et perfide", l'accusant d'avoir voulu éliminer le "bon" de la foi chrétienne. Le prêtre Bajza affirme ensuite, pour que

la coupe soit bien pleine, que le clergé catholique se conduit, dans les villes slovaques que visite son René, de manière superficielle, irréaliste et qu'il affiche ses préjugés envers les autres cultures. Tout comme Fándly, il fait dire à un moine slovaque de manière presque ubuesque: "Tous les Français sont à la source du mal, ils sont la proie de la pire immoralité. Mécréants de Français [...] Et les Allemands... mécréants d'Allemands..." (Bajza. 1783, p. 204 et 240). C'était trop fort pousser la réforme imagologique; oublier à la fois son humour philosophique et sa consigne initiale de mesure conduisit le deuxième volume de son malheureux *René* au pilon. Il reste que Bajza fit preuve d'un humanisme engagé et d'extrême courage, que l'on retrouve, dans le "camp" des Allemands des Carpates au sujet des Slovaques chez Samuel Bredetzky (1772-1812). Mais Bajza s'épuisa bientôt à défendre cette attitude généreuse. Après un ferme rappel à l'ordre de sa hiérarchie en 1785, il se résigna et se soumit en écrivant de manière conformiste, voire déplorablement conservatrice, s'érigeant même en ennemi acharné de Fándly. On décèle dans ce rôle d'"Anti-Fándly", qui conduisit Bajza à user de méthodes franchement déloyales, une forme d'autocritique aussi frustrée que jalouse.

Quoi qu'il en soit, et malgré Plusieurs différences marquèrent leurs méthodes comme leurs vies. À ce dernier égard, Bajza reçut en récompense de sa soumission le canonicat du Dôme Saint-Martin de Bratislava pendant que Fándly croupissait comme vicaire de campagne pour mourir, ruiné et nerveusement usé, dans le petit village de Dol'any. Mais ces deux prêtres lancèrent, chacun à sa manière plus ou moins adroite, la marche longue et difficile vers la démythification. Elle aurait presque pris, avec eux, un faux départ; si l'auteur suivant ne lui avait conféré une accélération salvatrice. Au passage, recommandons au pédagogue de veiller à bien présenter la continuité d'un mouvement mythographique, qu'il se confirme ou s'élimine, car l'imagologie ne connaît qu'exceptionnellement (cf. in fine) de rupture brutale.

B. Ján Čaplovič (1780-1847) calme le jeu imagologique par une relativisation fondée de différences complémentaires

C'est lui qui reprit, avec décision et à pleine mains, le "levier de la neutralité" forgé par Bajza et lui imprima, cette fois sans dévier ni exagérer, un mouvement assuré. Nous avons signalé plus haut que nous ne limitons pas aux Belles-Lettres. Le cours de langue utilise les textes les plus divers, auxquels l'analyse imagologique s'applique indifféremment. Pour Čaplovič, l'écriture était un passe-temps et l'observation ethnographique un violon d'Ingres.

Il s'attacha principalement à définir l'originalité du peuple slovaque, activité qui joua un rôle non négligeable dans la prise de conscience nationale de celui-ci. Car l'image d'une culture donnée se constitue, pour une part non négligeable, en se comparant aux autres (cf. ci-dessus auto-image / hétéro-image). C'est de cette manière que Čaplovič s'intéressa à celle des Allemands des Carpates. Il faut dire qu'il était à la fois prédestiné et qualifié pour ce faire : il accomplit sa scolarité dans les deux cités germano-slovaques Banská Bystrica (all. Neusohl) et Banská Štiavnica (all. Schemnitz), où il débuta au barreau avant d'exercer à Vienne. Il pouvait rédiger sa prose ou sa poésie aussi bien en slovaque qu'en allemand.

Čaplovič veut établir une plateforme imagologique nouvelle pour asseoir des réflexions sur la germanité en reprenant, mais avec une précision voulue et accrue, l'idée fondamentale de Bajza. Dans *Les Slovaques en Hongrie* [*Slováci v Uhorsku*, 1818-1820], il s'essaie ainsi à récapituler et à développer les éléments caractéristiques qui, selon lui, marqueraient les nations, en s'étendant sur les tempéraments de ceux qui les composent. C'est ainsi qu'il entreprend de dépeindre les Allemands de manière relative, en même temps que les Slovaques, les Hongrois, les Ruthènes et les Roumains, avec les qualités et défauts qu'il attribue à ces ethnies respectives. Mais les résultats de cette démarche à l'apparence quasi-scientifique surprennent à plus d'un égard. En effet, Čaplovič compare les groupes culturels quant à la manière dont, à son avis, ils réagissent à l'injure ("Un Hongrois l'oublie assez rapidement, un Allemand avec peine, un Slovaque et un Roumain jamais", Čaplovič. 1818-1820, p. 114), quant à leur fierté ("Un Hongrois est fier à cheval, un Slovaque quand il peut parler de façon tant soit peu familière à un important personnage, un Allemand quand il tient le bâton de magistrat", Čaplovič. 1818-1820, p. 113) ou même dans leur rapport à l'alcool ("Après avoir beaucoup bu, le Hongrois déprime et est capable d'attenter à sa vie, le Slovaque commence à ergoter, l'Allemand parle beaucoup et devient mélancolique", *ibid.*). De même, il confronte les attitudes relationnelles ("dans les disputes, l'Allemand glapit et menace, le Ruthène se déchaîne et arrache les cheveux de son adversaire, le Slovaque use de ses poings et gifle, le Hongrois cogne jusqu'au sang", *ibid.*); "Quand un Slovaque ou un Hongrois veut tromper quelqu'un, il chante ses louanges. L'Allemand lui propose ses services, le Roumain son amitié" (Čaplovič. 1818-1820, p. 114), l'ordre social ("Chez les Slovaques, les Ruthènes comme chez les Allemands, rares sont les crimes graves et les prisons sont presque vides. Elles sont bourrées chez les Hongrois et les Roumains", Čaplovič. 1818-1820, p. 115) et même l'aptitude à se cultiver ("Le Slovaque apprend également [comme le Roumain] vite, mais n'oublie pas si prestement. L'Allemand est lourd dans son acquisition des nouveautés, mais quand il a saisi quelque chose, cela lui reste", *ibid.*). Ces critères sont arbitraires, mais le

travail sur l'image, comme la constitution de l'image elle-même, n'est-elle pas étrangère à la raison? Cet essai de dédramatisation naïve en soi, dans laquelle chacun en reçoit pour son compte, conduit l'empirique J. Čaplovič à exposer que cette masse diversifiée rassemble des qualités qui permettent un partage idéal des tâches économiques. Aux Allemands donc -et il laisse leur image classique de côté -le commerce, les mines et l'artisanat. Le progrès qui en résulte déjà est, pour lui, directement lié à la coopération entre ces derniers et les Slovaques, principalement paysans: "S'il se faisait que Slovaques et Allemands soient éloignés du pays hongrois, les Magyars en subiraient les plus amères conséquences" (Čaplovič. 1818-1820, p. 227). La symbiose peut aller si loin que des Slovaques qui la pratiquent peuvent même, à l'usage, ressembler à des Allemands (et Čaplovič de citer un tel exemple à Banská Bystrica. Čaplovič. 1818-1820, p. 57)

Toutes subjectives et simplistes que soient ses descriptions, Čaplovič est le grand mythographe de la décrispation, qui regrette d'autant que sa philosophie égalitaire de la réconciliation ne soit pas pratiquée par ses confrères de la littérature allemande des Carpates. En 1819, dans *Démonstration que les Slovaques en Hongrie sont des Anglais, mi-blague, mi-sérieux* [*Beweis, dass die Slowaken in Ungarn Engländer sind, halb Scherz, halb Ernst*], il les accuse de juger les Slaves et les Slovaques de façon injuste et "avec mauvais goût" (Čaplovič. 1819, p. 7). Il explique cela par leur méconnaissance de leurs voisins, celle-là même qu'il fustige. Et Čaplovič le regrette d'autant plus que les signaux seraient favorables. Les Slovaques n'adoptent-ils pas de plus en plus la langue allemande et les Allemands celles de leurs voisins (Čaplovič. 1829, p. 84-85) ?

J. Čaplovič, par ces observations audacieusement affirmatives, permettra une mutation sensible au sein du mythe de la germanité, car il va influencer ses pairs comme, bien sûr, ses lecteurs. Ses Allemands sont certes réservés, plutôt lourds et lents, aiment exercer l'autorité, mais se montrent ouverts à la "slovaquisation" et en aucune façon pires que les représentants des autres nationalités. Ils sont même complémentaires des autochtones. Par son œuvre, qu'il veut précise, Čaplovič dédramatise la vieille image de la germanité. Il imprime ainsi à la marche démythificatrice un bel allant. La société d'alors est, dans son ensemble, plus sensible aux arguments pragmatiques qu'à ceux de la philosophie. Elle réagit plus vite aux premiers. Sur le plan de l'histoire imagologique, on peut donc dire que le noyau de l'image, après que ses éléments constructifs aient été effectivement fissurés par le haut (Fándly et Bajza), puis par le bas (Čaplovič), est maintenant à portée.

L'élève, placé face à de tels mouvements et affirmations mythographiques, ne manquera pas de réagir; c'est l'occasion de mener la discussion, actualisable, sur les stéréotypes marqués.

C. L'effet imagologique positif: la réception de la culture allemande par Ján Kollár (1793-1852)

Alors que Jan Čaplovič s'attacha tout spécialement à la description de la germanité quotidienne et économique, Kollár la présente comme un modèle à suivre sur le plan culturel. En ce sens, il reprend le "levier de l'estime" tel que manié par Fándly, mais en profitant du mouvement de dédramatisation imprimé par Čaplovič. C'est ainsi que sa plume atteindra plus de profondeur sur le plan imagographique.

Comme Čaplovič, Kollár fut très tôt confronté à la bi-culturalité germano-slovaque (scolarité à Kremnica / Kremnitz puis à Banská Bystrica / Neusohl). Mais cette expérience ne fut pas positive; il souffrit du mépris des Allemands pour les Slovaques et des tensions qui tiraillaient les deux communautés. "Un Slovaque ne pouvait traverser seul la ville ni se promener dans les champs" (Kollár.1866, p. 56). Les insultes nationales –comme, Bindisch“, Kirpel“, Schlovak“ et, pour les Allemands, Michel“, Handrurci“, Sváb“ (ibid) -fusaient et le petit Kollár lui-même fut victime d'agressions physiques de la part de ses camarades, que les instituteurs punissaient en vain. Cela rebuta Ján qui refusa d'apprendre l'allemand, bien qu'il ait été envoyé à Kemnitz à cette fin. On peut affirmer qu'en lui, l'image de l'Allemand était renvoyée au stade antérieur à Fándly et Bajza. Mais rien n'est logique en la matière, collectivement comme individuellement. C'est grâce à sa première petite amie, l'Allemande Caroline, que le jeune Kollár se réconcilia (Kollár. 1866, p. 59-60) avec cette langue qu'on appellera bientôt celle de Goethe. Ce fut un pas décisif quant à l'évolution qu'il allait plus tard imprimer à l'image de la germanité.

Ce doux apprentissage le conduisit, plus tard, à élire l'université d'Iéna pour y poursuivre des études de théologie protestante. Là, il fut littéralement conquis par la vie universitaire, la solidarité active liant les membres des associations estudiantines, la vigueur du patriotisme, mais surtout ébloui par la richesse et les profondeurs de la culture allemande, ceci des Arts aux sciences. Cela élargit considérablement son horizon et recouvrit, puis réforma ses positions imagologiques d'antan. Cette attitude positive fut, peu avant son retour, consolidée par une nouvelle rencontre féminine et "germanique". Il avait 24 ans quand il tomba éperdument amoureux de Frédérique Wilhelmine Schmidt, fille d'un pasteur. Ainsi qu'il le décrit dans *La fille de Slavie* [*Slávy dcera*, 1824], celle dont l'écrivain fit sa figure centrale

renforça en lui l'admiration pour le lyrisme et l'esthétique allemande. Mais, en même temps, il déplora les préjugés que son amie "Mina" nourrissait à l'égard de son pays slovaque, qu'elle allait même jusqu'à assimiler à la Sibérie: "...ils se vêtent de fourrures grasses, s'huilent les cheveux, mangent du lard, habitent des trous souterrains et des cavernes, sont souvent brigands..." (Kollár. 1824, p. 207)! Le constat que certains auteurs allemands, comme Rotteck et Fallmayer, pensaient de même, inquiéta Kollár. Cela réveilla chez lui certains ressentiments -noyau de l'image de la germanité- quant au passé antislave des "Teutons". C'est ainsi que l'image de l'Allemagne qu'il représenta globalement par son œuvre oscille entre le négatif et le positif. Mais cela la rendit justement réaliste, crédible et mesurée, car veinée de critique et d'admiration, et lui conféra une grande efficacité. De plus, l'exemplaire revirement biographique de l'illustre auteur montra aux lecteurs qu'une réforme des concepts et attitudes imagologiques pouvait promptement se faire. Les intellectuels slovaques en général, qui le reconnurent comme le premier d'entre eux, retinrent pour cela ses élans en faveur de la spiritualité allemande, qui les menèrent à une plus grande considération de l'élément germanique et de son image. Cette classe culturelle s'était considérablement élargie depuis les débuts de l'évolution imagologique de Slovaquie: le nombre des lettrés avait augmenté de façon exponentielle et l'impact littéraire gagné jusqu'à la petite bourgeoisie. Celui de Kollár, auteur national encensé, fut donc considérable et entama le *nucleus*, mettant en marche une nette démythification qui de demandait qu'à s'accroître.

D. Une haute idée du niveau culturel des masses allemandes: Jonáš Záborský (1812-1876)

Contrairement aux deux précédents, cet auteur ne prit contact que comme étudiant (à l'université de Halle) avec la culture allemande. Lui aussi avait suivi une formation en théologie protestante, mais il "passa" au catholicisme après qu'on lui eût fait miroiter un poste de professeur. Rien n'en fut; dépité, abandonné de tous ses amis Protestants, il quitta la Slovaquie pour Vienne, où il fut deux ans journaliste. Rentré au pays, ce frustré tissa ses écrits d'une grogne critique et acerbe qui fit de lui un remarquable polémiste, si bien qu'on lui attribua le surnom de "Paul-Louis Courier slovaque". À juste titre comme nous allons le voir, les imagologues considèrent que Záborský marque le mi-parcours de la démythification de l'image allemande dans les écrits slovaques.

L'image avantageuse qu'il brossa (Záborský. 1869) de la culture populaire allemande profita d'un contraste spectaculaire avec les réflexions fielleuses qu'il produisit sinon. Même si la politique, la piété et le comportement social -passé comme présent- des Allemands des

Carpates ne trouvaient grâce à ses yeux, il ne tarissait pas d'éloges pour le niveau culturel qu'il avait constaté dans les masses allemandes. Il décrit comme les couches sociales les plus défavorisées étaient touchées par les choses de l'esprit, dont elles avaient profonde connaissance. "Le peuple se nourrit pauvrement, mais tu t'étonneras de son esprit cultivé. L'esprit des lumières, entretenu dans les écoles et soutenu par de nombreux ouvrages bien répandus, embrasse toute la nation et s'impose jusque dans les plus basses classes sociales. Je vis un berger qui, suivant son troupeau de moutons, lisait un livre. Tu ne rencontreras là-bas aucune de nos andouilles bestialement ignorantes. Quand un paysan boit sa bière à l'auberge, il se saisit en même temps d'un journal". Certes, constate Záborský, l'Allemand ne sait plus chanter ni composer de manière populaire (Čepan, O. (éd.). 1989, p. 366-367). Cette opinion sera partagée par T. Vansová (cf. in fine). Le Slovaque serait bien inspiré de suivre l'exemple des Allemands, sans copier leurs autres tendances et en préservant sa fraîcheur (ibid.). Il doit également se garder de donner dans la propension à la superficialité et à une vaine abondance que l'ancien étudiant Záborský croit parfois déceler dans la littérature allemande. De même, et on mesure combien la voie recommandée est étroite, le Slovaque, pour bien avancer, évitera les abstractions exagérées que chérit la philosophie germanique. A la différence de ce qui concerne les catégories politiques allemandes qu'il condamne, ce serait dans le système éducatif et dans l'attitude générale de curiosité intellectuelle, et en eux seuls, que réside la force magistrale du modèle germanique. Pour l'adopter, point ne suffira de parler allemand; il faudra l'opposer avec décision à la magyarisation. L'engagement de Záborský vient en complément de celui de Kollár, qui concernait l'intelligentsia. Il faut se garder de sous-estimer l'apport de ce misanthrope à une époque où, dans pratiquement toute l'Europe, on répétait à l'envi que l'Allemand de base était un ignare indécorable, une brute, ce qui fournissait partout un argument, d'importance et persistant, à l'antigermanisme.

La présentation de l'action démythificatrice de cet auteur et des deux suivants permet, dans une mise en perspective, de bien faire saisir par les élèves la dynamique d'un tel mouvement.

E. L'accélération décisive de la démythification par Josef Miloslav Hurban (1817-1888)

Ce grand écrivain et homme politique était également pasteur, mais, lui, des plus convaincus. C'est d'ailleurs un écrit sur le Luthéranisme en Hongrie (*Union ou association [Union oder Verbindung]*, 1859) qui lui donna l'occasion d'une confrontation intense avec la culture allemande. Il se rendit à Leipzig pour y recevoir le titre de docteur *honoris causa* que lui conféra pour cela l'université. Ceci lui ouvrit là-bas de nombreuses portes ainsi que les

colonnes de la presse allemande; il fut invité à trois autres reprises. En Slovaquie, Hurban publia son sentiment pro-germanique dans plusieurs journaux, dont ses "*Feuilles paroissiales*" [*Cirkevné listy*], qui conférèrent à ses vues une audience considérable.

Son attitude personnelle eut, après celle de Kollár, l'effet d'une seconde démonstration imagologique. En effet, avant de véritablement connaître la société allemande (années 1840 et 50), il avait représenté et défendu plusieurs des concepts négatifs qui grevaient encore, en Slovaquie, le mythe de la germanité : superficialité, antislavisme, arrogance, autoritarisme, conformisme, froideur et insensibilité (Hurban. 1841). Il avait également repris à son compte (Hurban. 1844) les ressentiments historiques tels qu'évoqués en préliminaire. Leur révision, qui conduisit à une sincère germanophilie, trouva son expression publique dans ses nombreux articles de nature politique ainsi que le décrit M. Krajčovič (Krajčovič. s.d., p. 15). Il écrivait ainsi en 1867: "L'Allemand germanisa les Slovaques, mais simultanément insuffla au peuple la culture et lui permit d'accéder au bien-être. Le temps de l'éveil national est maintenant venu, et nous voyons comment, de ces Tchécoslaves et de ces Slaves germanisés, renaît une Nation slave spirituelle et raffinée" (Hurban.1867, p. 198-199). Cette gratitude teintée de Kulturkampf le conduisit même à se ranger du côté prussien en 1870. "Depuis 1866, nous connaissons les Prussiens comme des héros d'une intelligence supérieure et animés de culture chrétienne... pour une conscience chrétienne, il n'y a pas à balancer un instant. Nous disons ouvertement que nos prières accompagneront l'armée allemande" (Krajčovič. s.d, p. 16-17). Les Français, avec leur liberté mécréante, ne pouvaient pour lui soutenir la comparaison avec la "Nation allemande, saine et pure" (Krajčovič. s. d., p. 32). Il n'y a plus aucune place pour l'imagerie du "méchant allemand" dans le militantisme radical qui marque la deuxième phase de son attitude envers la germanité. Celle-ci est si forte et bien menée dans les journaux qu'elle dissipa complètement la première et exerça un effet d'entraînement dans l'opinion, à commencer par celle -minorité slovaque fort influente -de confession protestante dont Hurban fut le ténor (Krajčovič. s.d. p. 16). La démythification culturelle fut le cheval de Troie qui pénétra et modifia l'image de la germanité. Ce processus pratiquement achevé ouvrit la porte à une amélioration moins spécifique qui put prendre son plein essor dans le dernier quart du XIXe siècle.

F. La démythification multidimensionnelle de Svetozár Hurban Vajanský (1847-1916)

Fils du précédent, et sur la base d'une jeunesse passée en Allemagne, Vajanský va, lui, d'emblée s'attacher à nier le bien-fondé des aspects négatifs (jadis repris par son jeune père) qui grevaient encore l'image des Allemands. Il commence par déjouer la surenchère

imagologique (cf. introduction) qui empêche toute évolution susceptible d'affaiblir les mythes. Il assure ainsi que l'ancienne slavophobie des Allemands n'existe plus, "c'est un produit artificiel du plus misérable journalisme" (Krajčovič s. d., p. 21, citation de Vajanský. 1884, *Nemec...*). Dans sa série d'articles *Germania au zénith de sa puissance* [*Germánia v zenite sily*], qu'il publia dans son *Journal National* [*Národné noviny*], il continua en affirmant que "l'Allemagne joue un rôle principal dans la politique européenne... et [qu'elle] est également la nation culturellement la plus forte en Europe" (Vajanský. 1888), puis que "Germania a été et est notre institutrice "en argumentant qu'elle est à l'origine de l'invention de l'imprimerie, de l'Aufklärung slovaque comme de la formation des meilleurs esprits du pays (ibid.). Il fait même la leçon aux Allemands de Slovaquie, leur reprochant d'avoir perdu de leur germanité en passant la frontière (Vajanský. 1890. Cette thèse, partagée par Záborský, qu'il reprit et développa dans "Art et développement" (Vajanský. 1884), implique que les Slovaques n'ont vraiment rien à craindre d'eux. À titre de preuve historique, en continuité avec la thèse paternelle, il rappelle que même à l'époque de leur domination, la pensée des Allemands éclaira les Slovaques, les inspira, leur proposa des modèles à suivre et "leur ouvrit la porte des sciences" (Vajanský. 1879). Selon S. H. Vajanský, la culture germanique est pour l'esprit slovaque un vivier (au contraire de la culture hongroise), dont il décrit les représentants d'une manière adroite. Il mit les Allemands pédagogiquement en scène. En 1881, dans sa nouvelle *Le candidat*, la figure caractéristique de l'instituteur stagiaire Jaroš Sokol, formé en Allemagne, en aurait rapporté une rigidité, une tristesse et une apparence à l'opposé de la "slovacité". Dans ses romans qui furent fort lus, les Allemands ne sont en effet pas idéalisés avec outrance. Au contraire, ils conservent plusieurs des caractéristiques que le Slovaque lui connaît, mais qui sont présentées (ainsi que le fit Čaplovič) comme complémentaires des siennes. L'action imagologique de S. H. Vajanský, le dernier des grands *éclaireurs* imagographiques de la culture nationale slovaque, aboutit ainsi à améliorer l'ambiance et le contenu de la représentation de la germanité pour contribuer à sa très large réhabilitation auprès de son fort nombreux public. Il convient de mentionner que son action de démythification persiste, car son œuvre n'a depuis cessé d'être lue en Slovaquie où ses visions imagologiques acquièrent pratiquement valeur de constante. Elles n'avaient plus qu'à être complétées d'une manière plus proche des citoyens slovaques moins cultivés pour conduire à la démythification complète.

À ce stade de démythification, l'élève comprend que l'on est parvenu à l'auteur qui achève la mutation d'une image, à celui qui -pour reprendre une expression qui leur "parle"- *enfonce le clou*.

G. Vivre en harmonie quotidienne avec les Allemands: Terézia Vansová (1867-1942) ou l'aboutissement

Après les démythifications intellectuelles, tout en s'appuyant sur ces acquis préalables, T. Vansová se voua à la constitution d'une imagerie pragmatique. Comme Ján Čaplovič, elle est l'artisan d'une "démythification par la base".

Terézia fut touchée, alors même qu'elle n'était que lycéenne, par le mouvement démythificateur alors en marche depuis un siècle. Après avoir appris l'allemand, elle dévora les numéros du périodique *la Tonnelle* [*Die Gartenlaube*] et apprécia tant la "prose sentimentaliste" de ses colonnes que celle-ci guida ultérieurement sa création poétique. Elle épousa un pasteur slovaque-allemand et vécut avec lui six ans dans un village binational au Nord du pays. De 1875 à 1881, T. Vansová observa avec acribie la cohabitation des deux cultures, puis coucha ses observations sur le papier dans des mémoires qui portent pour titre le nom de son époux *Ján Vansa* (Vansová. 1924-1926). Le parti-pris de Terézia était d'y présenter de façon concrète les rapports biculturels tels qu'ils étaient à son époque et dans sa région. En cela, elle fait bien partie des auteurs qui jouent le rôle de *consolidateur* des avancées imagologiques de leur société. La première personnalité qu'elle décrivit pour ce faire fut sa belle-mère, une Allemande des Carpates qui, typiquement, "avait l'esprit extrêmement pratique, était économe, aimait l'ordre et la propreté, de telle manière que son ménage respirait l'amour et le bien-être" (Vansová. 1924-1926, p. 177). Elle saisit positivement l'image de la petite-bourgeoise, très présente dans tous les esprits slovaques et dont sinon on a tendance à taquiner. Vansová décrit le monde qui l'entoure d'une manière qui est à même de séduire le lecteur moyen: "tout est ici convenable, ... sans éclats, beuveries ou rixes... Il ne se déroule jamais rien de choquant... On parle sans exubérance" (Vansová. 1924-1926, p. 255-257). Pour corroborer tout cela, Terézia fit aussi témoigner son propre époux: "Mes ouailles sont de braves gens, mais ils n'aiment pas dépenser" (Vansová. 1924-1926, p. 255). Car T. Vansová, tout comme Vajanský, ne forçait pas les couleurs positives. Outre une relative avarice, les Allemands de sa province montrent une incapacité à vraiment se réjouir (Vansová. 1924-1926, p. 294, comparaison avec le Slave) et à chanter: "Ils n'ont sinon [...] pas de chansons, surtout aucun chant d'amour ou d'amusement... [Aux noces:] cela voudrait être une danse, mais reste regrettablement disgracieux". Pour elle, cela est aussi dû à la dureté des conditions de leur existence (Vansová. 1924-1926, p. 245). Il n'en reste pas moins, et elle reprend en cela un thème caplovicien, que si ces Allemands sont différents, ils sont aisément "compatibles". Preuve en est l'assimilation linguistique: "Leur allemand [...] est étrangement

mêlé d'expressions slovaques..." (Vansová. 1924-1926, p. 251). Contrairement à Vajanský, elle estime que les Allemands des Carpates cultivent malgré tout leur identité linguistique (Vansová. 1924-1926, p. 252) mais regrette leur opportunisme économique-politique de soumission envers la magyarisation: "au lieu de combattre solidairement avec nous en faveur d'une Nation propre" (Vansová. 1924-1926, p. 261), attitude déjà recommandée par Vajanský. C'est dire combien elle les considère comme une composante incontournable de sa société. Cette attitude d'ouverture et de sympathie ne s'applique cependant pas aux Allemands de l'Empire allemand (368). T. Vansová n'est pas globalement germanophile, elle apprécie *ses* Allemands et atteste que l'on peut fort bien vivre avec eux. Elle est l'écrivain d'une réconciliation globale, intelligemment nuancée et stabilisatrice car tenant compte des différences, et réalise en cela la synthèse attendue, car pragmatique, des sept "démystificateurs" qui agirent avant elle. La longue marche de la dédramatisation libératrice de l'image allemande a pris un siècle et demi. Il est indiqué d'expliquer aux élèves, par nature bouillants d'impatience, qu'un tel "désarmement" ne peut se faire du jour au lendemain. Il en va de même avec tout "réarmement" imagologique, dont nous allons traiter en finale.

5 Conclusion: la toujours possible "remythification"; l'évolution ultérieure de l'image de la Germanité dans la littérature slovaque.

T. Vansová était représentative de l'état auquel l'esprit de la majorité des Slovaques était parvenu, étape après étape, à la veille de la Première Guerre Mondiale. Mais cette "dernière" va susciter un brusque retour en arrière, les Slovaques étant contraints de combattre dans les rangs austro-hongrois. La germanité, considérée comme le ressort de cet atroce conflit, va considérablement en pâtir dans son image. Des auteurs comme Jozef Škultéty (1847-1916), Janko Jesenský (1874-1945) et Ján Hrušovský (1892-1975) la chargeront lourdement. Alors qu'une détente, sous la forme d'une possible reprise de la position imagologique d'avant-guerre, se profilait lentement dans la Tchécoslovaquie tolérante de Masaryk, les turbulences du Nazisme montant, puis écrasant, vont de nouveau enlaidir le mythe allemand. Ce n'est qu'après 1945 que, petit à petit, l'image de la germanité pourra de nouveau se normaliser. Aujourd'hui, la minorité allemande, respectée, est totalement intégrée dans la culture et la société slovaques. La longue marche de la démythification a donc mis plus de deux siècles avant de pouvoir aboutir à animer une image dédramatisée de la Germanité. Il ne faut toutefois pas considérer cet état de fait comme "ligne d'arrivée". La rechute mythographique d'après 1914 rappelle que rien n'est jamais définitivement acquis en

matière d'image, qui reste par essence mobile et influençable. D'aucuns décèlent une tendance actuelle à l'alourdissement de l'image, motivée par la position dominatrice de l'économie allemande qui sous-tendent certaines attitudes politiques ressenties comme inquiétantes.

Le pédagogue démontre, par cet exemple national dont on trouve les pendants dans toute littérature, que l'image n'est jamais fixée et surtout que son évolution n'est pas à sens unique. Cela peut déboucher, pour les élèves comme pour le pédagogue lui-même, sur une prise de conscience de la responsabilité dont nous sommes investis dans notre maniement de stéréotypes. L'enseignement des langues étrangères occupe un champ qui est, nous l'avons déjà souligné, particulièrement sensible à cet égard.

L'angle de vue imagologique, ici globalement illustré par un exemple transposable, permet à l'apprenant de saisir la confrontation avec l'altérité et l'intégration dans les espaces littéraires. La matière, qui reflète l'état d'esprit d'une société, est particulièrement pertinente en ces temps tiraillés entre accueil et rejet de l'Autre, entre globalisation et démondialisation. L'optique imagologique aide le maître à renforcer son attitude avertie envers les très nombreux textes, recelant des stéréotypes souvent masqués ou apparemment justifiés, qu'il est amené à présenter dans le cadre de son enseignement linguistique.

Références bibliographiques

1. BAJZA, J. 1782. *Veselé príbehy a výroky*. Bratislava
2. BAJZA, J. 1783. *René mládenca príhody a skúsenosti*. Bratislava
3. BOSÁKOVÁ, V. 1983. *Jozef Miloslav Hurban. Dielo*. Bratislava
4. ČAPLOVIČ, J. 1818-1820. *O Slovensku a Slovákoch, Slováci v Uhorsku*. Bratislava
5. ČAPLOVIČ, J. 1819. *Beweis, dass die Slowaken in Ungarn Engländer sind, halb Scherz, halb Ernst*. Bratislava
6. ČAPLOVIČ, J. 1829. *Gemälde von Ungarn*. Bratislava
7. ČEPAN, O. (éd.). 1989. *Jonáš Záborský. Dielo I., II. Záborský, J. Vlastný životopis*. Bratislava
8. DYSERINK, H., SYDRAM, K. U.. 1988. *Europa und das nationale Selbstverständnis : imagologische Probleme in Literatur-, Kunst und Kultur des XIX. und XX. Jh.* Bonn, pp. 13-37
9. DYSERINK, H., SYDRAM, K.U.. 1992. *Komparatistik als Europaforschung. Komparatistik und Europaforschung: Perspektiven vergleichender Literatur- und Kulturwissenschaft.* Bonn-Berlin, pp. 31-62
10. FÁNDLY, J. 1789. *Dúverná zmlúva medzi mníchom a diablom*. Bratislava
11. FÁNDLY, J. 1789. *Zahanbený posmievač Antifándly*. Bratislava
12. Holly, E. 1923. *Die Insel der Lüge*. Presburg
13. HURBAN, J. M. 1841. *Cesta Slováka ku bratróm slovanským na Morave a v Čechách*. Bratislava

14. HURBAN, J. M. 1844. *Prítomnosť a obrazy zo života tatranského*, Bratislava
15. HURBAN, J. M. 1859. *Union oder Verbindung*. Bratislava
16. HURBAN, J. M. 1867. *Život zvoniaci činom. Život a dielo v dokumentoch*, Bratislava
17. KOLLÁR, J. 1824. *Slávy dcera*. Bratislava
18. KOLLÁR, J. 1866. *Pamäti z mladších rokov života*. Bratislava
19. KRAJČOVIČ, M. s.d. *Das Bild der Deutschen bei den Slowaken vor dem 1. Weltkrieg*. Dactyl. Institut für donauschwäbische Geschichte. Tübingen
20. POVCHANIC, Š. 2003. *Histoire de la littérature slovaque des origines à la Première Guerre Mondiale*. Paris
21. SEMANÁKOVÁ, M. 2007. *Die Auto-und Heteroimages in der deutschen Literatur aus dem Gebiet der Slowakei*. Marburg.
22. TIBENSKÝ, J. 1973. *Juraj Fándly. Rozprávky rozmarné i poučné*. Bratislava
23. VAJANSKÝ, S. H. 1879. Literárna činnosť. *Národné noviny*
24. VAJANSKÝ, S. H. 1884. Nemec o Slavianoch. *Národné noviny*
25. VAJANSKÝ, S. H. 1884. Umenie a vývin. *Národné noviny*
26. VAJANSKÝ, S. H. 1888. Germánia v zenite sily. *Národné noviny*
27. VAJANSKÝ, S. H. 1890. Peštianski Nemci bez divadla. *Národné noviny*
28. VAJANSKÝ, T. 1924-26. *Ján Vansa*. Bratislava
29. ZABORSKÝ, J. 1869. *Vlastný životopis*. Bratislava